Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV©

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour en savoir plus sur nos formations disponibles, veuillez visiter :
www.formav.co/explorer

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2022

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Jeudi 16 juin 2022

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 10 pages, numérotées de 1/10 à 10/10.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle.

Texte d'Émile Zola, *Germinal*, 1885.

On utilisait dans les mines, au XIXe siècle, des chevaux que l'on descendait au fond des puits afin d'aider au transport du charbon. Dans cet extrait, Zola présente deux de ces animaux qui, à la différence des hommes, restaient des années durant sous terre, sans remonter.

C'était Bataille, le doyen de la mine, un cheval blanc qui avait dix ans de fond. Depuis dix ans, il vivait dans ce trou, occupant le même coin de l'écurie, faisant la même tâche le long des galeries noires, sans avoir jamais revu le jour. Très gras, le poil luisant, l'air bonhomme, il semblait y couler une existence de sage, à l'abri des malheurs de là-haut. Du reste, dans les ténèbres, il était devenu d'une grande malignité. La voie où il travaillait avait fini par lui être si familière, qu'il poussait de la tête les portes d'aérage, et qu'il se baissait, afin de ne pas se cogner, aux endroits trop bas. Sans doute aussi il comptait ses tours, car lorsqu'il avait fait le nombre réglementaire de voyages, il refusait d'en recommencer un autre, on devait le reconduire à la mangeoire. Maintenant, l'âge venait, ses yeux de chat se voilaient parfois d'une mélancolie. Peut-être revoyait-il vaguement, au fond de ses rêvasseries obscures, le moulin où il était né, près de Marchiennes, un moulin planté sur le bord de la Scarpe, entouré de larges verdures, toujours éventé par le vent. Quelque chose brûlait en l'air, une lampe énorme, dont le souvenir exact échappait à sa mémoire de bête. Et il restait la tête basse, tremblant sur ses vieux pieds, faisant d'inutiles efforts pour se rappeler le soleil.

Cependant, les manœuvres continuaient dans le puits, le marteau des signaux avait tapé quatre coups, on descendait le cheval ; et c'était toujours une émotion, car il arrivait parfois que la bête, saisie d'une telle épouvante, débarquait morte. En haut, lié dans un filet, il se débattait éperdument ; puis, dès qu'il sentait le sol manquer sous lui, il restait comme pétrifié, il disparaissait sans un frémissement de la peau, l'œil agrandi et fixe. Celui-ci était trop gros pour passer entre les guides, on avait dû, en l'accrochant au-dessous de la cage, lui rabattre et lui attacher la tête sur le flanc.

La descente dura près de trois minutes, on ralentissait la machine par précaution. Aussi, en bas, l'émotion grandissait-elle. Quoi donc ? est-ce qu'on allait le laisser en route, pendu dans le noir ? Enfin, il parut, avec son immobilité de pierre, son œil fixe, dilaté de terreur. C'était un cheval bai,[1] de trois ans à peine, nommé Trompette.

[1] Bai : entre le brun et le roux.

« Attention ! criait le père Mouque, chargé de le recevoir. Amenez-le, ne le détachez pas encore. »

Bientôt, Trompette fut couché sur les dalles de fonte, comme une masse. Il ne bougeait toujours pas, il semblait perdu dans le cauchemar de ce trou obscur, infini, de cette salle profonde, retentissante de vacarme. On commençait à le délier, lorsque Bataille, dételé depuis un instant, s'approcha, allongea le cou pour flairer ce compagnon, qui tombait ainsi de la terre. Les ouvriers élargirent le cercle en plaisantant. Eh bien, quelle bonne odeur lui trouvait-il ? Mais Bataille s'animait, sourd aux moqueries.

Il lui trouvait sans doute la bonne odeur du grand air, l'odeur oubliée du soleil dans les herbes. Et il éclata tout à coup d'un hennissement sonore, d'une musique d'allégresse, où il semblait y avoir l'attendrissement d'un sanglot. C'était la bienvenue, la joie de ces choses anciennes dont une bouffée lui arrivait, la mélancolie de ce prisonnier de plus qui ne remonterait que mort.

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte en vous aidant des pistes suivantes :

- Les chevaux : deux personnages bouleversants.
- Une progressive descente en enfer.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle.

Compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, vous traiterez l'un des trois sujets suivants :

A- Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV. Parcours : la bonne éducation. Texte de Jacqueline de Romilly, *Écrits sur l'enseignement*, 1984.

B- La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme ». Parcours : peindre les Hommes, examiner la nature humaine.
Texte d'après Henri Amer, « Littérature et portrait, Retz, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust », revue *Études françaises*, mai 1967.

C- Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.*
Parcours : écrire et combattre pour l'égalité.
Texte de Martine Reid, « George Sand : le combat d'une romancière féministe », revue *Textes et documents pour la classe*, 15 septembre 2014**.**

A – Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV. Parcours : la bonne éducation.

Texte de Jacqueline de Romilly, *Écrits sur l'enseignement*, 1984.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 199 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 179 mots et au plus 219 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Je crois que la force de tout enseignement par rapport aux « événements qui font l'histoire du monde » est d'imposer aux esprits un détour. Si l'on veut s'orienter convenablement, dans une promenade au cours de laquelle on doit retrouver son chemin, il faut prendre, en pensée, du recul. Il faut se retourner, voir d'où vient le chemin que l'on est en train de parcourir et où sont les repères, recourir à une carte, sur laquelle le paysage confus, masqué de buissons et d'arbres, d'ombres et de creux, se ramène à un tracé schématique, couvrant un horizon bien plus étendu et qui soudain rend compte du paysage. Il en va de même dans les choses de l'esprit.

Complexe, notre société ? Ô combien ! Mais dans ce cas pour l'appréhender, pour la comprendre, pour en comprendre les problèmes et les tendances, il faut précisément faire le détour et apprendre à connaître d'autres sociétés plus simples. J'ai l'air en disant cela de présenter, une fois de plus, un plaidoyer pour le grec et le latin. En un sens, c'est parfaitement vrai. Je reste convaincue que l'on comprend mieux la collectivité qu'est l'État quand on connaît la cité grecque, avec les dévouements qu'elle suscitait si largement et les crises qu'elle traversa et surmonta, que l'on comprend mieux les relations entre les pays quand on a pratiqué la relation toute simple qui s'établit au niveau de deux cités de régime politique différent et luttant pour la suprématie[1], ou bien entre des cités grecques et un envahisseur barbare. Après tout, si l'on ne cesse de découvrir, dans la littérature grecque, l'« actualité » de tel passage ou de tel autre, cela n'est point dû au hasard de situations qui se répéteraient, mais au fait que des situations simples, analysées avec rigueur, fournissent divers schèmes[2] d'interprétation susceptibles d'être appliqués à des situations plus complexes. Je crois aussi que, dans l'ordre des conduites humaines, les problèmes peuvent être posés avec une force accrue, lorsque se découvre, au niveau de la famille ou de la cité, le premier exemple éclatant d'un dilemme humain : la mort d'Antigone et la mort de Socrate aident à comprendre l'héroïsme et à le sentir dans sa simplicité absolue. Je plaide donc bien pour le grec et le latin. Mais pas seulement. Je plaide pour tout ce qui est lointain, différent, et pourtant humain. Je plaide pour la sociologie, je plaide pour l'histoire, je plaide pour tout ce qui n'est pas notre temps, pour tout ce qui lui ressemble et en diffère, pour tout ce qui nous donne, je le répète, du recul.

_____

[1] Suprématie : domination.

[2] Schèmes : principes, modèles.

Et ce qui est vrai de la complexité du monde actuel l'est aussi pour le changement accéléré que connaît aujourd'hui notre civilisation. On dirait que le progrès scientifique et technique s'est emballé, que l'évolution sociale et les transformations morales se sont précipitées à un rythme sans précédent. Ma petite maison de Provence devait être, il y a quarante ans, une maison tenue pour confortable et moderne, voire raffinée. Or les jeunes qui y viennent croient un peu visiter une maison médiévale. Pourtant, au cours de ces quarante années, nous pensions l'avoir modernisée. Nous avions désormais l'eau sous pression, les tuyaux plastiques, les asperseurs… Les jeunes croient avec peine que cela n'existait pas, que l'on se débrouillait avec des petits canaux et des vannes, comme dans l'Antiquité ! […] Et cependant je suis la même personne, assise sur la même terrasse, et il me semble qu'il ne s'est guère écoulé de temps… […]

Seulement ces changements, dans le domaine moral du moins, peuvent avoir un aspect grave qui intéresse l'enseignement : ils peuvent en effet susciter le désarroi. Quand tout change, on ne sait plus très bien à quoi ou à qui se retenir. Parce que tout change, on condamne ce qui est venu avant. Parce que tout change, on ne croit plus ni aux valeurs d'hier, ni à celles d'avant-hier, et peut-être pas à celles de demain. Parce que tout change, on ne sait plus si ce qui était bien hier l'est encore, si ce qui était mal hier présente un risque ou un inconvénient. On flotte, on s'étourdit, parce que, dans cette grande marée du temps présent, toutes les amarres ont lâché.

Je ne vois aucun moyen d'aider les jeunes à trouver leurs valeurs ni leur voie : c'est à eux de le faire. En revanche, du point de vue intellectuel, je crois que l'enseignement peut les aider – à condition qu'ils s'attachent à l'intemporel et non à l'éphémère.

795 mots

Essai

Dans un monde qui change, a-t-on forcément besoin d'une éducation nouvelle ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *Gargantua* de Rabelais, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B – La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme ». Parcours : peindre les Hommes, examiner la nature humaine.

Texte d'après Henri Amer, « Littérature et portrait, Retz, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust », revue *Études françaises*, mai 1967.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 202 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 182 mots et au plus 222 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Essayons de définir ce qui distingue le portrait littéraire du portrait tout court. Le portrait non littéraire le plus simple, c'est le portrait photographique. Le photographe amateur dispose d'un instrument commode, prêt, dans certaines conditions faciles à réunir, à remplir sa tâche essentielle qui est d'isoler un moment du temps, de fixer un instant qu'on se flatte ainsi d'arracher à la durée, au flux incessant des choses. Il satisfait le très vieux rêve de lutter contre la menace permanente de la désagrégation[1]. Le photographe amateur n'est cependant pas hostile au temps. Il serait plutôt complice de la durée, car il pense que certaines minutes sont si privilégiées, certains instants si parfaits qu'il convient de fixer leur valeur éphémère sans les dénaturer, sans leur faire perdre leur précieuse qualité temporelle. Le photographe amateur est en outre un être sensible. Un sentiment d'affection, d'amour ou d'amitié, le pousse. Il éprouve, en photographiant, le désir de fixer dans un certain décor, dans une certaine toilette, dans une certaine minute, la femme ou l'enfant aimé.

Le portrait plastique, peinture, pastel, dessin, gravure, sculpture même, implique souvent aussi un sentiment analogue. Il existe des peintres, des artistes amoureux, respectueux ou admirateurs de leur modèle. La passion, la ferveur conduisent fréquemment le pinceau du peintre ou le ciseau du sculpteur. Mais il y a loin de l'appareil photographique à la main frémissante de l'artiste, libre de satisfaire aux mouvements du cœur, d'user à son gré du raccourci, de la stylisation pour mettre en valeur les traits contemplés avec amour. Le portrait plastique est très différent de la photographie sous le rapport du temps. Il ne vise pas à fixer l'éphémère, son but est au contraire d'éliminer l'accidentel et le passager, de laver le visage humain des marques de l'instant. Le portraitiste s'efforce de dégager la valeur intemporelle d'une âme ou d'une apparence humaine, de les soustraire aux variations de la durée. Le portrait plastique est le résultat d'un travail de synthèse, une somme des instants qui modelèrent un visage, le raccourci d'une vie traversée par les succès et les échecs, par les douleurs et par les joies. Certains portraits nous donnent plus que le résumé d'une vie et d'un être, ils nous livrent en même temps l'image d'une époque et d'une civilisation.

[1] Désagrégation : décomposition, destruction.

On n'a pas toujours besoin d'une matérialisation de l'image. Chacun de nous porte en soi l'image d'êtres qui furent capables un jour d'éveiller notre intérêt ou notre passion. Ce portrait imaginaire, aussi réel que les autres, est fait parfois de la synthèse de plusieurs moments, mais le plus souvent le modèle reste fixé une fois pour toutes dans notre mémoire à l'âge et sous l'apparence qui déclenchèrent l'émotion.

Le portrait littéraire, de toute évidence, est très proche du portrait imaginaire, sous le rapport de la passion, du moins. L'amour ou la haine guide la plume du mémorialiste. Comme le portrait imaginaire et comme le portrait plastique, le portrait littéraire obéit au souci d'opérer une synthèse des moments heureux, le résumé d'une époque ou d'une civilisation dans sa fleur[2]. D'où le recours aux mêmes procédés de stylisation et de déformation pour aboutir au même résultat, à la confection d'une image soustraite à l'action pernicieuse[3] du temps. L'essentiel, c'est d'exécuter pour soi et pour les autres un portrait éternel, éternel et non pas instantané, mais d'une éternité qui porte quand même sa date, celle de la perfection de l'âge et de la vie.

Comme le portrait imaginaire encore, le portrait littéraire peut naître sous l'impulsion de la haine. L'écrivain éprouve le désir de laisser au jugement de la postérité l'image d'un être exécrable[4]. En dessinant le portrait d'un ennemi, l'écrivain assouvit sa haine ; il l'entretient chaque fois qu'il relit son écrit ou qu'il le fait lire à d'autres. Stylisation et déformation l'aideront à composer la caricature odieuse ou grotesque.

Le caractère le plus spécifique enfin du portrait littéraire est le souci de la vérité. Les amoureux, les polémistes, même guidés par l'amour et la haine, ont le respect de la vérité ; un mémorialiste ou un historien qui se pique d'impartialité[5] a le souci d'être vrai, même si la passion le pousse à déformer inconsciemment les caractères et les faits. Un portrait exécuté dans cette intention visera nécessairement à exprimer l'essence des modèles dans leur apparence physique et leur personnalité morale. L'instrument le plus propre est alors l'intelligence, qui permet de pénétrer par la psychologie l'être éternel parfois dissimulé sous l'apparence et de le restituer aux regards d'autrui.

810 mots

---

[2] Dans sa fleur : à son plus haut degré de développement.

[3] Pernicieuse : ici destructrice.

[4] Exécrable : détestable, odieux.

[5] Se pique d'impartialité : affirme, revendique son objectivité.

Essai

Peindre les Hommes, est-ce toujours avoir « le souci d'être vrai » ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur le chapitre « De l'Homme » des *Caractères* de La Bruyère, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

C – Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.* Parcours : écrire et combattre pour l'égalité.

Texte de Martine Reid, « George Sand : le combat d'une romancière féministe », revue *Textes et documents pour la classe*, 15 septembre 2014.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 196 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 176 mots et au plus 216 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Toute sa vie, George Sand s'est montrée très attentive à la condition des femmes de son temps. On en trouve d'innombrables preuves dans sa correspondance, mais aussi dans ses romans, dans sa monumentale *Histoire de ma vie* et dans les nombreux articles et brochures qu'elle a publiés.

George Sand s'intéresse particulièrement aux questions qui regardent la vie privée des femmes : le droit à la libre disposition de soi et de ses biens, le mariage et la maternité. Elle réclame inlassablement l'obtention des droits civils, dont le divorce (supprimé en 1816 et rétabli en 1884), qui feront des femmes les égales des hommes. Parce qu'à l'heure où elle écrit, celles-ci sont considérées comme « mineures », dépendantes de leur père puis de leur mari, comme le prévoit le Code civil en vigueur depuis 1804. George Sand juge qu'il est trop tôt pour réclamer pour les femmes des droits politiques, qui leur permettraient de voter et de se présenter aux élections.

Si elle réclame le divorce, elle juge toutefois que celui-ci ne doit être obtenu que pour pouvoir se remarier dans de meilleures conditions. Le « contrat social » qui lie un homme et une femme lui paraît absolument nécessaire. Le mariage assure à la femme un nom, un toit, du pain ; il assure aussi à ses enfants un devenir et un avenir stable. Quant aux femmes, elles doivent trouver dans cette structure l'équilibre qui convient au plein exercice de leur « nature », qui leur fait trouver le bonheur dans la maternité et l'éducation de leurs enfants. Ce combat relève avant tout pour George Sand de l'égalité, égalité des droits devant la loi, des époux dans le mariage, l'un ne pouvant disposer de l'autre comme de sa chose, notamment dans le domaine sexuel. Cette égalité va de pair à ses yeux avec l'égalité des conditions, la « cause de la femme et celle du peuple » offrant « une similitude frappante ».

Toutes les femmes attentives à ces questions ne sont pas du même avis. Les représentantes du saint-simonisme (mouvement d'inspiration socialiste) jugent bon de réclamer les droits politiques en même temps que les droits civils, et invitent par ailleurs, loin du mariage, à une certaine liberté dans le domaine sexuel. En février 1848, George Sand écrit régulièrement dans l'organe officiel du Gouvernement provisoire, le *Bulletin de la République*, et participe à la diffusion des idées socialistes ; les saint-simoniennes souhaitent que l'écrivaine se présente à la députation[1]. Parce qu'elle ne dispose pas des droits civils, et qu'elle considère qu'ils sont la condition de l'exercice des droits politiques, George Sand refuse. […]

[1] Députation : fonction de député.

En matière de « féminisme », George Sand n'est pas la plus audacieuse. Elle défend le mariage et la famille et voit dans leur refus une « déplorable fantaisie ». Elle distingue manifestement ce qu'elle a pu obtenir pour elle-même (une séparation légale), ce qu'elle a choisi de vivre (liberté affective, indépendance de ton et de conduite) de ce qu'elle souhaite pour les femmes des villes et celles de la campagne, auxquelles elle s'intéresse particulièrement.

Si elle n'est pas la plus audacieuse, elle est la plus efficace, et, de loin, la plus connue. Comme Hugo, Lamartine ou plus tard Zola, George Sand met au service de ses idées un talent exceptionnel et une matière romanesque considérable. Après avoir contesté le mariage dans ses premiers romans, elle élabore des scénarios dans lesquels les protagonistes finissent par se marier, mais non sans avoir travaillé d'abord, chacun à sa manière, à se trouver l'égal de son ou de sa partenaire. Tout oppose, par exemple, la petite Fadette, sauvageonne misérable, au fils de paysans fortunés amoureux d'elle, Landry Barbeau. Le roman de 1851 montre comment l'héroïne devient pourtant peu à peu l'égale de celui qu'elle finira par épouser, égale en savoir et en intelligence, mais aussi financièrement. Cette égalité passe notamment aux yeux de George Sand par une valorisation des savoirs traditionnels et des savoirs ménagers, pour lesquels elle imagine une rémunération dans *Nanon* (1872). Extrêmement attentive au quotidien des femmes, George Sand milite sans relâche pour l'égalité, « beau rêve, dit-elle, dont je ne verrai pas la réalisation ». Elle le fait en créant une revue, puis un journal d'opposition ; elle le fait en intervenant dans le débat public sous la forme de « lettres ouvertes » et de brochures ; elle le fait enfin par la création d'héroïnes pourvues « des meilleures qualités des deux sexes », courageuses, intelligentes et débrouillardes, amoureuses sans renoncer à leur indépendance, fières de ce qu'elles savent, de ce qu'elles font et de ce qu'elles aiment – féministes, incontestablement.

784 mots

Essai

Martine Reid écrit : « George Sand milite sans relâche pour l'égalité, "beau rêve, dit-elle, dont je ne verrai pas la réalisation". »

Selon vous, écrire et combattre pour l'égalité, est-ce viser forcément une efficacité immédiate ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *La Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* d'Olympe de Gouges, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.